

L'artillerie d'accompagnement et grande puissance

Autor(en): **Rouquerol, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **81 (1936)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Étranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—	Prix du N° fr. 1.50	3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Lieut.-colonel R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne.

Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

L'artillerie d'accompagnement et grande puissance

Les lecteurs de la *Revue militaire suisse* n'ont certainement pas oublié une intéressante étude de l'armement le plus propre à permettre au bataillon d'infanterie de se suffire à lui-même pour conduire de bout en bout une opération courante.

Cette étude conduisait naturellement à un renforcement des moyens de destruction dont l'infanterie dispose normalement.

En dépit des apparences, les solutions de ce genre nous paraissent dangereuses. Nous devons, en effet, considérer que l'art et les ressources des pionniers dans les armées modernes leur donnent des possibilités d'exécution rapide de constructions très résistantes. Il en résulte qu'à force d'augmenter l'armement lourd de l'infanterie pour faire face à des situations éventuelles, on la prive de ses qualités essentielles : la mobilité et la fluidité.

Il est entendu que l'infanterie est toujours l'arme principale de l'attaque et qu'elle peut être arrêtée, dans sa

progression sur le champ de bataille, par des résistances qu'il faut réduire avec des moyens particuliers ; mais cette éventualité n'implique pas la nécessité d'incorporer ces moyens dans l'infanterie même. A vouloir faire du fantassin un combattant apte à toute mission on le fait inévitablement verser dans une médiocrité universelle.

On ne saurait trop se persuader et répéter qu'une attaque de quelque envergure ne peut être une action d'infanterie pure, quelles que soient ses armes lourdes ; mais l'aboutissement d'une collaboration de plusieurs armes, l'artillerie et l'infanterie principalement. Nous bornerons notre sujet à ces deux armes.

* * *

Tous les règlements modernes admettent que la masse de l'artillerie d'une troupe d'attaque ne peut suivre aussi exactement qu'il serait nécessaire la progression de l'infanterie. Mais le commandement détache auprès d'elle des batteries dites d'accompagnement qui, par définition, devraient être toujours à même de répondre immédiatement aux demandes de leur infanterie.

L'expérience des grands champs de bataille de 1918 montre que ces batteries n'ont, le plus souvent, pas pu remplir leur mission à la satisfaction de l'infanterie. Ces résultats tiennent à deux causes qui sont les difficultés de circulation des voitures d'artillerie sur un terrain bouleversé et battu par l'ennemi, et par le peu d'efficacité des projectiles de campagne sur de nombreux types de constructions dont les champs de bataille défensifs peuvent être meublés.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que ces batteries sont sans intérêt ; mais nous affirmerons que l'infanterie peut et doit pouvoir compter sur l'appui d'une artillerie légère plus mobile que la batterie de campagne d'accompagnement normal et lançant un projectile beaucoup plus puissant que l'obus de campagne.

Remarquons d'abord que les champs de bataille de 1918 n'étaient plus ceux de 1914. Il ne s'agissait plus, comme au début de la guerre, de percer un front sans profondeur sur lequel le défenseur accumulait ses forces et poussait ses réserves. Le défenseur ne présentait, en 1918, que des groupes largement étirés. Il attendait l'effort principal de l'attaque sur une position en retrait. Une succession de lignes de défense sur une très grande profondeur empêchait les plus violentes préparations d'artillerie d'anéantir intégralement toute velléité de résistance avant l'assaut. Une attaque pouvait débuter sans pertes excessives mais elle tendait en avançant à s'éteindre devant les îlots de résistance encore en activité et qu'il fallait réduire un par un avant de les dépasser.

Dans ce cadre, l'offensive allemande des Flandres en avril 1918 donne lieu à des observations intéressantes au point de vue de l'accompagnement de l'infanterie d'attaque.

Généralement, une batterie de campagne était affectée à chaque bataillon d'infanterie pour l'accompagner. Il est à peine besoin de souligner que dès le déclenchement de l'assaut cette batterie, séparée de son infanterie par des distances de plusieurs kilomètres, ne pouvait conserver de liaisons rapides avec elle que par fusées. Nous savons toutes les erreurs, tous les malentendus auxquels ce système a donné lieu. Malgré cela, il est indispensable, car on ne sait jamais si les circonstances ne nous priveront pas de tous autres moyens de liaison.

Nous transportant parmi les bataillons d'attaque de l'offensive des Flandres d'avril 1918, nous les voyons cheminer aisément dans certaines zones et puis stopper devant quelque résistance inattendue, constituée par des abris solides. Quand les mitrailleuses pouvaient en venir à bout la progression continuait, mais elles n'y réussissaient pas toujours. Il fallait alors faire appel à l'artillerie ; quand les demandes de l'infanterie pouvaient être portées à la connaissance de l'artillerie, celle-ci s'activait à leur donner suite ; mais la distance et le défaut d'observateurs bien

placés rendaient leur action des plus aléatoires. Certaines batteries d'accompagnement hardiment amenées à petite distance de l'infanterie pour la soutenir ont été durement éprouvées pour la plupart. Bien rares sont celles qui ont pu remplir leur mission.

Ces petites affaires qui, multipliées sur un champ de bataille, jalonnent les succès de l'offensive, étaient facilement liquidées dès que les troupes d'assaut pouvaient disposer de quelques minenwerfer lourds ou moyens. Un petit nombre de bombes suffisait généralement pour ruiner de bons abris et surtout pour amener les défenseurs à un état d'hébétement, les mettant à la merci de leurs adversaires.

Il est à remarquer que ce dernier effet est beaucoup plus profond avec la bombe du minenwerfer qu'avec un obus de même calibre de canons à grande portée, parce que le premier contient une charge d'explosif beaucoup plus forte que le second.

Ajoutons que même dans le cas où la batterie d'accompagnement se trouvait dans les meilleures conditions, elle avait une action limitée par son ravitaillement insuffisant pour des missions exigeant fréquemment de grandes consommations en raison du peu d'effet du projectile de campagne sur des obstacles de médiocre résistance ou défilés.

Aussi sommes-nous frappés du nombre d'épisodes de combat menaçant de s'éterniser jusqu'au moment où quelques bombes de minenwerfer mettaient fin à toute résistance.

Le 11 avril après-midi, le village de Hollebeck, qui résistait depuis plusieurs jours, a été pris sans difficulté après l'envoi de quelques bombes de minenwerfer de gros calibre. Le même jour, un bataillon du 74^e de la 214^e division allemande s'emparait également sans effort d'un solide point d'appui appelé « la Sucrierie », après un tir de minenwerfer lourd. Mais ce matériel, trop peu mobile, ne pouvait suivre la progression ultérieure de l'infanterie.

Par contre, ce même jour, un bataillon du 50^e allemand, faute de liaison convenable, était arrêté par sa propre artillerie qui chassait même le chef de corps de son P. C.

Le 13 avril, c'était un nid de mitrailleuses qu'un minenwerfer mettait à mal, et, le 14 avril, l'enlèvement de la forte localité de Neuve Eglise a été un succès de bombes.

Les épisodes du même genre ont été fréquents dans la journée du 25 avril, à laquelle la prise du Mont Kemmel attache son nom. Sur le versant nord du Mont, c'est un bataillon du corps alpin qui dut aux bombes du minenwerfer la possibilité de poursuivre sa marche foudroyante. C'est par le même moyen qu'un bataillon du Leib Regiment détruisait des blockhaus vigoureusement défendus par des garnisons anglaises.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Ceux-ci paraissent suffire pour montrer que, dans cette longue bataille des Flandres, le minenwerfer a joué chez les Allemands un rôle plus décisif que les batteries dites d'accompagnement.

* * *

Ces résultats sont dus à des causes diverses. La plus effective est peut-être la possibilité d'établir entre les minenwerfer et l'infanterie, par leur voisinage rapproché, sinon le contact immédiat, du moins une liaison étroite et sûre. La proximité relative des objectifs et des troupes amies permettait en outre d'adapter promptement et justement l'action de l'artillerie aux alternatives du combat. Le minenwerfer moyen, au besoin traîné par ses servants, et beaucoup plus léger qu'une voiture d'artillerie de campagne est beaucoup plus mobile et plus facile à dissimuler aux vues adverses. Son ravitaillement est la plus grande difficulté de son déplacement. Mais, d'autre part, la puissance de ses projectiles lui permet de régler en quelques coups des situations indécises.

Un exemple typique de l'action promptement décisive de l'emploi de ces pièces nous est donné, le 22 mai 1916, lors d'une attaque par les Français du fort de Douaumont, alors occupé par les Allemands. Les assaillants étaient parvenus à s'installer dans une tourelle au sud-ouest du fort.

De ce point, ils ont paralysé pendant trente-six heures toute action extérieure du fort et résisté aux tentatives les plus variées des Allemands pour les déloger. Pendant la deuxième nuit de cette résistance, les Allemands ont amené un minenwerfer moyen dans un fossé du fort à une centaine de mètres de la tourelle. Après un bombardement de huit bombes, ils l'ont facilement enlevée avec ses défenseurs complètement hébétés par la violence des explosions.

L'état-major français a bien compris, comme les Allemands, l'intérêt de faire accompagner les troupes d'attaque par une artillerie puissante et légère à la fois, mais ne donnant que de faibles portées.

Dans les deux armées aucun matériel spécial n'avait été prévu pour cet usage.

Comme nos lecteurs le savent, le minenwerfer était un engin créé vers 1911 en vue de la guerre de siège. Il a naturellement trouvé son premier emploi dans la guerre de tranchée. Par la suite, son efficacité sur les défenses accessoires, le terrible effet moral et matériel de ses bombes, sa mobilité relative devaient rapidement appeler l'attention sur son utilité dans l'attaque des localités organisées.

Le matériel de tranchée improvisé en France pour donner la réplique au minenwerfer dans la guerre de tranchée sur des emplacements fixes se prêtait mal aux déplacements nécessités par l'accompagnement d'une infanterie en progression d'attaque. Aussi les intentions du commandement français, exprimées dans ses ordres d'attaque dès 1917, n'ont pu recevoir d'application que tout à la fin de la guerre. L'adoption d'un matériel plus apte à ce service que les précédents a permis en quelques circonstances de faire accompagner de très près des attaques d'infanterie par de l'artillerie légère à grande puissance.

* * *

Nous dégageons de ces considérations l'idée que les grandes attaques de la dernière guerre ont donné au principe

de l'accompagnement de l'infanterie dans les attaques une orientation insoupçonnée avant 1914.

On admettait que cette mission exigeait de la mobilité et, par suite, de la légèreté tout en conservant de grandes portées. Les destructions réclamant des moyens plus importants n'étaient pas envisagées ou rentraient dans le domaine d'une artillerie plus ou moins lointaine. Nous reconnaissons aujourd'hui que l'accompagnement ainsi conçu manque d'un élément de puissance à la disposition immédiate de l'infanterie. Qu'il s'appelle *minenwerfer*, artillerie de tranchée ou autrement, c'est d'une artillerie légère puissante qu'il s'agit.

La légèreté s'entend du matériel : bouche à feu et équipage, la puissance s'entend du projectile.

Destinée à tirer sur des objectifs rapprochés en restant à portée de communications faciles avec l'infanterie, il est inutile de demander à cette bouche à feu une portée supérieure à 1800 ou 2000 mètres au maximum. Il faut d'ailleurs tenir compte que pour un même projectile le poids du matériel sera subordonné à la portée maximum demandée, puisque toute augmentation de portée obtenue par un accroissement de la charge entraîne forcément une augmentation d'épaisseur et de poids des pièces soumises aux percussions du tir.

On peut être tenté de faciliter le transport à bras de ce matériel en le décomposant en éléments n'excédant pas la charge d'un porteur. C'est une erreur, car on est ainsi exposé au milieu des difficultés du champ de bataille à ne pas retrouver tous les morceaux de la bouche à feu ou de son affût lorsqu'il faut les assembler hâtivement, parfois pendant la nuit. Certaines opérations d'accompagnement faites avec du matériel français démontable ont ainsi fini sans autre résultat que des pertes d'hommes et de matériel, aucune pièce n'ayant pu être mise en position. Sans s'interdire l'emploi d'un matériel démontable, il faut donc prévoir qu'il doit être toujours monté lorsqu'il remplit une mission d'accompagnement.

La puissance conditionne dans une certaine mesure le calibre des projectiles. Remarquons en passant qu'il ne faut pas confondre le calibre du projectile et celui de son canon, car un matériel de tranchée français, très employé pendant la grande guerre, lançait un projectile d'un calibre bien supérieur à celui du tube de lancement. Il en était de même de la grenade à fusil tirée par tous les belligérants.

Le minenwerfer allemand lourd du modèle de la guerre tirait une bombe de 100 kilos et pesait lui-même près de 1100 kilos. Les mêmes données pour le minenwerfer moyen étaient de 50 kilos et près de 900 kilos.

Les divers modèles français ont été généralement plus légers que les matériels allemands pour des projectiles de poids équivalents.

Le poids du calibre du projectile de l'artillerie légère à grande puissance est subordonné par deux considérations. Il ne doit pas avoir pour conséquence l'adoption d'un matériel qui ne soit facilement ni maniable ni mobile. En outre, son ravitaillement en première ligne devant souvent être assuré par des porteurs, il convient d'éviter une exagération de poids aussi nuisible à la mobilité du matériel lui-même qu'à la régularité du ravitaillement en munitions.

Dans les attaques de la fin de la guerre où l'artillerie légère puissante française a effectivement rempli une mission d'accompagnement, un groupe de cette arme était affecté à chaque régiment d'infanterie. A cette époque, le groupe comprenait plusieurs batteries dont une était armée de mortiers de 240 T., lançant une bombe de près de 90 kilos et les autres du mortier de 15 T. modèle 1917 dont la bombe ne pesait que 17 kilos. Les batteries de 240 T. n'ont pas pu être employées. L'expérience a montré que la bombe de 17 kilos avec une charge explosive de 5 kg. 500 possédait un effet destructeur analogue à celui de l'obus de 155, trois fois plus lourd et produisait un effet moral incomparablement supérieur. Ce calibre de 155 paraît donc suffisant pour donner à l'infanterie un appui beaucoup plus puissant et

plus sûr que l'artillerie de campagne qui, généralement, ne peut apporter à son infanterie qu'un concours éloigné.

Une pièce de ce type avec son affût et un dispositif de roues pour la traîner doit pouvoir être actuellement réalisée sans dépasser le poids total de 500 kilos.

* * *

L'artillerie légère à grande puissance est, en résumé, une arme d'accompagnement beaucoup plus efficace que l'artillerie à grande portée. Ses cadres doivent parfaitement connaître la tactique de l'infanterie pour suivre, sinon devancer, toutes les exigences du combat en ce qui les concerne, mais leur arme doit avoir une tactique propre.

En 1917, le matériel d'artillerie employé à la préparation des attaques comprenait de nombreuses batteries de tranchées sur des emplacements fixes. Suggestionné par leur efficacité dans leur mission, le commandement français prescrivait de faire suivre immédiatement les vagues d'assaut par les canons de tranchée. Ce fut une grave erreur presque toujours vouée à des échecs sanglants.

Le commandant d'une artillerie comme celle qui nous occupe doit jouir de la plus grande indépendance dans l'accomplissement de sa mission suivant le but indiqué ; il faut se défendre de lui imposer un schéma exactement adapté aux mouvements de l'infanterie. Sur des champs de bataille tels que ceux de 1918, il ne peut être toujours possible, en plein jour, de déplacer avantageusement cette artillerie spéciale. Dans ce cas, le déplacement doit être retardé jusqu'à la nuit, de manière à pouvoir ouvrir le feu le lendemain à la première heure. Il ne faut pas oublier que le ravitaillement en munitions est, pour cette artillerie spéciale, plus difficile à assurer que le transport même du matériel.

Des fantassins qui s'infiltrèrent derrière un faible couvert se baissent et peuvent même ramper. Des porteurs chargés de bombes ne le peuvent pas. Ce détail parmi tant d'autres

montre bien que l'artilleur d'accompagnement ne peut se conformer trop rigoureusement à la tactique de l'infanterie sans inconvénients.

Les aléas de la traction animale dans la zone des feux ont été pendant la grande guerre une cause de grandes fatigues pour l'artillerie d'accompagnement dont il s'agit, car ils ont augmenté l'importance prise par le portage à dos d'homme depuis les dépôts accessibles aux voitures jusqu'aux positions de tir. Les spécialistes de ces questions escomptent pour l'avenir l'utilisation pour ce service de chariots automobiles à chenille très bas (1 m. de hauteur au plus) qui rendront effectivement de très utiles services.

Les esprits simplificateurs peuvent penser que le meilleur moyen d'assurer la collaboration étroite nécessaire entre l'artillerie lourde d'accompagnement et l'infanterie serait de faire de la première une unité dans le régiment d'infanterie où il existe déjà une compagnie dite d'engins.

La conséquence de cette solution ne pourrait être, semble-t-il, qu'un nivellement des deux armes et de leurs tactiques respectives aux dépens de l'une et de l'autre.

Il faut ajouter qu'au point de vue technique, l'artilleur d'accompagnement doit être d'autant plus confirmé dans toutes les particularités de son arme qu'il doit faire acte d'initiative personnelle dans les circonstances les plus difficiles. Il doit donc apprendre la technique de son arme dans l'artillerie et la tactique de l'infanterie dans les manœuvres de cette dernière auxquelles il doit participer le plus souvent possible, et d'une manière régulière.

Il n'y a pas lieu de tenir compte à ce sujet des précédents. L'emploi de l'artillerie légère à grande puissance pour accompagner l'infanterie a été pendant la grande guerre une improvisation. Les matériels utilisés à cet effet avaient été conçus pour d'autres missions, notamment en Allemagne où les minenwerfer sont servis par les pionniers.

Général J. ROUQUEROL.
